

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 10

Artikel: Un livre d'or
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200955>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

déclarés, sans compter ceux qui ne le sont pas par dispense d'âge ou toute autre dispense. Peu nous importe ce qu'ils coûtent d'achat ou d'impositions, mais le triste, c'est qu'ils mangent; et ce qu'ils mangent est autant de pris sur les greniers publics, pain noir ou pain blanc, tandis que des millions d'hommes n'en ont pas à leur aise.

» Les chiens coûtent en nourriture de 5 à 25 centimes par jour, soit en moyenne 15 centimes, ce qui fait le petit denier de deux cent millions de francs par an (pour la France seulement).

» J'ai connu à Lyon une vieille comtesse qui avait concentré toutes les facultés de son âme et toutes les affections de son cœur sur un affreux petit roquet. Souvent elle envoyait chercher pour lui une volaille, sous prétexte qu'il était dégoûté de la boucherie. Un vétérinaire de Lyon lui faisait (sans rire) plus de cent visites par an. En homme intelligent et qui sait que le meilleur moyen de détruire les abus c'est de les exagérer, il faisait faire pour son auguste malade des meubles et des appareils très coûteux, et lui ordonnait des remèdes impossibles, qu'un pharmacien, également intelligent, vendait à des prix plus impossibles encore. Enfin, ce roquet avait un domestique attaché exprès à sa personne pour le soigner et le promener, soit à *pattes*, soit en voiture.

» Ce chien coûtait plus de deux mille francs par an ! »

Pour terminer, M. le docteur Barbier ne préconise rien moins que l'extermination ou la diminution des chiens, se basant surtout sur le fait que ces animaux sont le principal moyen de propagation de la rage.

Assurément, c'est se montrer bien trop sévère à l'égard du « meilleur ami de l'homme »; tous les chiens ne sont pas comme celui de la comtesse de Lyon.

Le nez trompeur. — Un voyageur se fait servir une demi-bouteille de Bonvillars rouge à l'hôtel de l'Union, dont le tenancier, M. Biberon, est doté d'un nez de la plus belle teinte framboise. Mais à peine a-t-il trempé ses lèvres dans le verre, qu'il le repousse en faisant une effroyable grimace.

— Garçon, fait-il, de deux choses l'une : ou bien votre patron a de meilleurs crus que la tisane que vous m'avez donnée, ou bien il se colore le nez artificiellement.

Un futur troupière. — Aux cours complémentaires :

— Dites-moi, Bataillard, quel était le grade du major Davel ?

— Capitaine, m'sieu.

Mossieu mon fils.

On nous adresse, de C***, la lettre suivante :

La dernière fois que je t'ai écrit pou te donner de nos nouvelles c'était don rappo à ces pintes qui zy disent atomatiques, ou squ'on tire des gatollion pou boire un verre. Tu sais, cette fois que j'ai mené la bouèbe pou apprendre à faire le friicot.

Par chez nous y sont toujou fort pour les voyages, mais c'est plus rien moi ni la mère qui les fait. C'est d'un voyage de mossieu mon fils que je te veux raconter. Tu sais, notre Charles celui, qui est par les Allemagnes du grand teimps pou fabriquer de l'esqtrictité et des autres machines semblables. Il est don venu pou nous faire visite au nouvel an. La mère disait gage qui va nous faire une surprise, si y nous ramenait une belle dame et qui nous dise que c'est sa bonne amie, y pa-

rait que dans le grand monde ça se fait comme ça, pan ! un beau matin le fils dit au père, papa je me marie avec une telle.

Ah ! mes pauvres enfants du bon Dieu comme y faut se voi, c'est pas avec nos vieux qui aurait fallu ça faire. Quand on avait envie de fréquenter y fallait leur dire avec qui pou savoi si z'étaient d'accor. Y comptaient d'abord si à côté des terres et des maisons y avait des cédules et des écus, y voulaient savoi si y avait des hypothèques. Si le père de la fille en question avait la maladie de cautionner, si la mère avait pas tant d'ordre ou bien qu'elle était dépensière, bernique on pouvait voi pou aller aux filles ailleurs.

Enfin, quoi, c'est le monde renversé. Il est bien venu notre gailla mais en effet de bonne amie y nous a amené un tout petit gringalet de chien, y z'appellent ça des fosque-terrier, une affaire de rien quoi, qu'un étiairu y ferait peur.

On y a bien dit tu ferais mieux de te marier que de le teni ainsi un animal de lusque qui faut payer sept pièces d'impôt par année. Alors y m'a dit : Vois-tu papa les femmes, c'est trop coûteux, elles veulent toutes faire les dames, jouer du piano et aller en visite. Pour ce qui est de la nourriture j'ai une bonne pension pour moi et pour mon chien je paie trois francs cinquante pou moi et cinquante pou mon chien tous les jours.

— Vois-tu ça ! si c'est permi, de quoi nourri toute une famille par chez nous.

— Pou ce qui en est du linge et des chaussettes on en a trois de chaque, pou les chaussettes trois pair bien entendu. Une chemise une paire de chaussettes sut le dos et aux pieds, autant dans l'armoire et la même chose chez la blanchisseuse. — Misère de nous si on avait fait comme ça dans le temps quand je pense qui m'a fallu attendre trois mois pou me marier parceque je n'avais que trois douzaines de chemises et vingt quatre paires de bas et que ma mère m'en voulait faire une douzaine de plus pou pas que jé soie à l'affront si ma bourgeoise était en retard pou mettre la lesive.

Le plus joli de l'affaire c'est que quand mon lulu est reparti pou les z'Allemagnes son espèce de chien, y paraît que c'est un anglais, est descendu du train à une gare parceque c'est comme dit mon fils des bêtes bien élevées. Alors pendant ce temps, voilà-t-y pas que le train siffle. Le chien se dérange pas, y reste la patte en l'air et voilà mon patifou de garçon qui se dépêche de descendre pou le chercher. Le train part sans susses mais avec le chapeau, le manteau, la valise et le parapluie de mon gailla. On y a bien dit qu'on le lui renverrait, n'empêche qu'il a dû coucher ou il était parceque c'était le dernier train. Ça lui a coûté pou son chien et pou lui une dizaine de francs et son billet fichu pou le lendemain.

Me semble qu'avec trente-cinq francs d'impôt cent huitante deux francs cinquante pou la nourriture, y vaudrait quand même mieux qui marie la grande Louise à l'assesseur comme sa mère proposait. Je parie qu'avec celle-là y dépenserait pas trois francs cinquante par jour pour son ménage, sans compter qu'elle est fille unique et qu'elle aura du bien. Y n'a pas fait à semblant d'entendre mais c'est égat, ça m'étonnerait pas qui se décide un jour.

En attendant salue bien la tante Isaline et tache de te maintenir, paceque vois-tu, des gaillards comme nous y en a plus tant pou donner des conseils aux jeunes.

Ton vieux.

Pour copie conforme :

J'

La Toile d'araignée, par T. COMBE. — « Que la vérité nous rend libres », voilà ce que T. Combe cherche à démontrer au cours d'un récit très simple, emprunté à la vie de tous les jours... mais à une vie où il est singulièrement facile et profitable d'être vertueux. — Hélas, optimiste T. Combe, en est-il toujours ainsi ? Ad. W.

(Attinger frères, éditeurs.)

Recette. — Les personnes qui ont souvent des orgelets, le bord des paupières rouges, feront bien de les bassiner avec de l'eau salée.

C'est tout naturel. — A l'examen de chirurgie :

— Voyons, M. Belet, vous avez l'humérus brisé, on vous coupe le bras, on fait les ligatures; qu'est-ce qu'il arrive après ?

— Je suis manchot.

Un livre d'or.

Dans l'intéressante monographie lausannoise qu'il a écrite, pour le *Dictionnaire géographique de la Suisse* (Attinger frères, éditeurs), M. Arnold Bonard, rédacteur au *Novelliste*, fait figurer la liste des personnes illustres auxquelles Lausanne a donné naissance ou qui ont été ses hôtes. Nous ne croyons pas que cette liste ait jamais été publiée de façon plus complète. Il n'est point inutile de rappeler de temps en temps ces choses-là à nombre de personnes qui les oublient, et de les apprendre aux jeunes générations, qui les ignorent encore.

Lausanne a été la patrie du philosophe Allamand (1709-1784) et de son frère, le grand physicien (1713-1787); des de Chandieu-Villars; des de Charrière: Henri, général-major (1715-1792), Salomon (1724-1793), gouverneur des fils du prince héréditaire de Hesse-Cassel, Pierre-Marc-Louis, historien (1795-1874); des Clavel de Brenles; des de Constant de Rebecque, entre autres de Benjamin Constant (1767-1830), publiciste, auteur de nombreux ouvrages; de Mme de Charrière (1740-1805); des de Crousaz, tel Jean-Pierre (1663-1750), auteur de nombreux ouvrages scientifiques; de l'historien Abraham Ruchat (1678-1750); des Loys de Cheseaux, Jean-Philippe, l'astronome et physicien (1718-1751), et Charles-Louis, le physicien et économiste (1730-1789); du pasteur Louis-Auguste Curtat, dit le doyen Curtat (1759-1832); du littérateur Deyverdun, collaborateur de Gibbon (1734-1789); du théologien et pasteur Louis Fabre (1797-1871); des de Loys, entre autres du savant historien Charles de Loys de Bochat (1695-1754); du célèbre chirurgien Mathias Mayor (1775-1847); de l'écrivain Isabelle de Montolieu (1751-1832); des Bridel, entre autres du doyen Philippe-Siriac (1757-1845), littérateur et de Samuel-Elie (1761-1828), naturaliste, précepteur des princes Auguste et Frédéric de Saxe-Gotha et secrétaire privé du grand duc; des Polier de Bottens; du poète Jean-Jacques Porchat (1800-1864); des Secrétan, notamment de Charles, le jurisconsulte (1784-1858); Edouard (1813-1870), jurisconsulte et historien; Charles (1815-1895), le philosophe chrétien, auteur de nombreux et importants ouvrages de philosophie et de morale; de l'illustre médecin Auguste Tissot (1728-1797), auteur de « l'Avis au peuple sur sa santé »; du médecin et historien Auguste Verdel (1795-1856); d'Alexandre Vinet (1797-1847); d'Eugène Rambert (1830-1886); du physicien Louis Dufour (1832-1892), auteur de travaux scientifiques remarquables; d'Aimé-Louis Herminjard (1817-1900), l'historien de la Réformation, etc.

La campagne de Mont-Riond-Dapples fut habitée, en 1756, par Voltaire et plus tard par le célèbre médecin Tissot. Voltaire habita également la maison du Grand-Chêne, n° 6. Il faisait jouer ses tragédies nouvelles sur un petit théâtre installé dans la maison de campagne de Mon-Repos, à Villamont. La maison de Benoît de Pontareuse, chanoine de la Cathédrale, place de la Madeleine*, destinée à disparaître prochainement, a abrité les premiers pasteurs de Lausanne, depuis Pierre Caroli, ex-carme (1536), à J.-P.-L. Ricou (1838). Viret y vécut quinze ans. Là se rencontrèrent souvent les trois

* Tribunal des Prud'hommes.

réformateurs Calvin, Viret, Farel. La maison Forney, 16, rue de Bourg, fut, pendant tout le XVIII^e et jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'auberge renommée du Lion-d'Or; c'est là que descendaient tous les personnages de marque. C'est dans l'ancienne maison Steiner, où se trouve actuellement le Cercle de Beau-Séjour que, en 1798, le général Ménard eut son quartier-général; le général Brune, puis le général Pouget y résidèrent également; après la prise de Berne, Brune y revint, avant de passer le Mont-Cenis pour rejoindre l'armée d'Italie; le 22 mars, 40 canons pris aux Bernois par l'armée française furent amenés dans la cour et sur la terrasse; en 1800, Bonaparte y logea avec Murat et A. Marmont, avant de traverser le Grand Saint-Bernard. Berthier logeait alors rue de Bourg, dans la maison Haller, qui fut, en juin 1799, la résidence du général Suchet. Le gouvernement helvétique, successivement chassé d'Aarau, Lucerne et Berne, et réfugié à Lausanne le 17 septembre 1802, s'installa à Beau-Séjour. La campagne La Chablère a été, au XVIII^e siècle, la demeure du prince Louis de Wurtemberg. (Voir sur les nombreuses célébrités étrangères qui ont séjourné dans cette maison, au temps de Gibbon, de Voltaire et de Rousseau, le bel ouvrage illustré du général Meredith Read, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, pendant la guerre franco-allemande: *Historic Studies in Vaud, Bern and Savoy*, Londres, Mac Millan, 1897.) Le château de Beaulieu servit de refuge à Necker, au temps de sa disgrâce. C'est là que mourut sa femme, née Suzanne Curchod. Les maisons Morin, place de la Palud, n° 21, et Bugnion, anciennement Glayre, rue du Grand-Chêne, n° 1, ont joué un rôle lors de l'émancipation du pays de Vaud, en janvier 1798. En 1815, trois frères de Napoléon habitèrent la Rosière. C'est à l'Hôtel d'Angleterre, à Ouchy, alors l'auberge de l'Ancre, que lord Byron écrivit, en juin 1816, son *Prisonnier de Chillon*. Le célèbre acteur anglais Kemble mourut en 1833, dans la campagne Beau-Site, route de Vevey. La reine Catherine de Westphalie, femme du roi Jérôme, habita la Rosière et y mourut en 1832. Jérôme Bonaparte vécut quelques années à Beau-Séjour.

Au moyen âge, Lausanne a été le point de passage de tous les empereurs d'Allemagne allant en Italie par le Grand Saint-Bernard, et des papes se rendant en France ou en Allemagne par cette voie. On croit que Dante a passé à Lausanne; la question est controversée. Mais Lausanne a eu l'honneur de compter parmi ses hôtes Benvenuto Cellini, Théodore de Bèze, Rousseau, Voltaire, Gibbon, le chevalier de Boufflers, Goethe, Haller, Necker, Joseph et Xavier de Maistre, les princes de Lippe et de Baden, l'empereur d'Allemagne Joseph II, Fox, Benjamin Constant, Bonaparte et les généraux de l'armée d'Italie, Chateaubriand, Lamartine, Mme de Staël, Byron, Adam Mickiewicz, le grand poète polonais, Sainte-Beuve, Fenimore Cooper, le conteur américain qui ne pouvait se lasser d'admirer la vue du Signal; Charles Dickens, qui s'est particulièrement intéressé à l'Asile des Aveugles; la reine Amélie, la duchesse d'Orléans, le prince de Condé, le duc d'Aumale, Gambetta, Thiers, Victor Hugo. Le prince de Hohenzollern, ancien chancelier et le comte de Bülow, qui fut chancelier de l'Empire d'Allemagne, ont été étudiants à Lausanne. Ruskin, le roi d'Angleterre Edouard VII, alors prince de Galles, dont les deux fils, le duc de Clarence et le duc d'York, plus tard prince de Galles, ont séjourné à l'hôtel Beau-Rivage, d'octobre 1882 à mai 1883, S. M. l'empereur François-Joseph d'Autriche, le duc Philippe d'Orléans, etc. Et cette liste est encore fort incomplète.

Le trésor de l'instruction. — M. Patet exhorte son rejeton à se montrer écolier modèle :

— Apprends bien ta poésie, ta géographie et ton histoire de Joseph, et dis-toi que, ce trésor de savoir une fois dans ta tête, nul ne pourra jamais te le ravir.

— Mais, p'pa, si je ne me fourre pas tout ça dans la boule, personne non plus ne pourra me le chiper !

Erreur de langue. — La jeune Pateuil, qui vient de passer ses examens de doctoresse en philosophie, remplace pour quelques jours sa mère à la cuisine.

— Marie, dit-elle à la cuisinière, cette langue de veau de dimanche était vraiment exquise. Allez en acheter de nouveau aujourd'hui, mais que ce soit du même animal !

Le mariage. — Mme de la Metzance à une jeune amie qui vient de convoler en justes noces :

— Eh bien, Rosalie, que penses-tu du mariage ?

— Mais, au nom du ciel, comment veux-tu que j'en puisse dire quelque chose en n'ayant eu encore qu'un mari !

Mi garda qu'à l'hotô.

Soveni d'on sapeu.

On dzo, noutron Sapeu sè décidè d'allà fèrè on to pei Fribou, mà quemein l'avai veindu dau vin à son marchand dè pei Sedaile, sè de dinse : « Sarà bin le diablo que ne te baillè pas caquie bioissé po fèrè la fita et bàire caquie botoilles ! »

L'arreve dan tsi se n'ami que l'a bin reçu et que lài remet caquie napoléons. Le vaiteque parti por Fribou, io tràove onna binda de dzin. L'étai lo ti fédérat.

— Oh ! y-to quie, mon pouro Sapeu ? que lài dion. Lài a grantenet qu'on t'a pas yu ; paye-to pa on verro ?

— Bin se on va, se repond. Yo ein a-te dau bon ?

— Vin pi, no tè voyen prau menà.

Et les vaiteque atrabia.

Iena, duvè, trei botoilles ; ài-te que dâi z'au tro qu'arrevont, onco onna botoille.

— A prepou, me n'ami Sapeu, sâ-to que Silla et Abety sant perquie avouè n'a ménagéri ?

— Na, se repond.

— Adon, no foudrà allà vaire se lè galé !

Quand Silla ve veni lo Sapeu, l'étai ein ti ain dè fèrè chautà ses bitès. Lài crie :

— Te paye rein, me n'ami Sapeu ?

Stisse sè fo à recafà que tot lo mondo l'ou tan la auver la gaôla. Lài de :

— Y-to quie, me n'ami Silla ? Ti adé on crano bougro.

— Yè rido so, allein bàire n'a botoille.

— Bin se on va, mà atin que y'ausso fini. Abety fara lo resto dè la partia.

Lè vaiteque via au cabaret le pe proutso, io lài restant prau grantenet et que lo Sapeu de à Silla :

— Nè pas lo tot, sè pa io allà cutsi.

— Vin pi avouè mè, t'a de l'ardzeint, t'i su de ne pas itre robâ.

Et s'in vant din la ménagéri dèso lès cadzes dè cliiau bites ; sè foutant ba su onna dzerba dè foètro, et pu n'urant pas fauna dè lo bressi por drumi.

Quand lo matin, lè bites demandàvè à medzi, ronnàvant, que reveillant noutron Sapeu, que sè frottè lè ge et que dit ?

— Tè raudzâi pi, io su-io ? Tè bourlâi por on Silla ; io te m'a fé cutsi ?

Silla lài repond :

— Vin, me n'ami, payè onna bouna botoille ; t'a pas paï tscher ta cutze et te n'a pas ètà robâ : lè lions t'èin gardâ.

D'au riolet, LOUIS à SAPEU.

Opportunisme.

— Peut-on changer d'opinion politique ?

— Qui, quand vos adversaires finissent par embrasser la votre.

C'est la faute de m'maa. — « Vois-tu, mon cher Paul, disait un père à son fils, je ne suis pas riche, parce que ta mère a toujours

été très prodigue. Ah ! si je ne m'étais pas marié, ... tu aurais eu après moi cinquante mille francs. »

Prévoyance en partie double.

Il n'est pas mal d'avoir un peu de prévoyance, Mais le trop quelquefois est une extravagance.

A la fin du Carême, un boucher se mourant A sa tendre moitié disait en soupirant :

— Ma chère femme, il faut épouser après Pâques, Plus tôt, si tu le peux, notre grand garçon Jacques; C'est un fier compagnon, heureux dans ses desseins, Hardi, grand travailleur et bon à toutes mains ; Il sait la boucherie, accommode le monde, Et vous sent son boucher d'une lieue à la ronde ; Voilà ce qu'il te faut, mon cœur, je m'y connais. — Mon ami, reprit-elle, ah ! ma foi, j'y pensais.

Mérite imprévu. — Un jeune homme se présente chez un de nos conseillers d'Etat pour solliciter sa nomination à un emploi vacant.

— Enfin, dit-il, en terminant son boniment, vous voudrez bien reconnaître, Monsieur le conseiller, que je ne suis pas le premier venu ? ...

— Sans doute, sans doute, mon cher, fait gravement le magistrat ; il en est déjà venu une cinquantaine avant vous.

Chez nous. — Chez nous, en ce moment, c'est aussi au Théâtre, aux représentations de *La Muse*. Mardi et mercredi, salles comblées ; il en sera de même demain, en matinée et le soir. Rarement, il est vrai, on aura ri autant, et d'un bon rire, après tout. Serait-ce peut-être parce que nous, spectateurs, placés « en ça » de la rampe, sommes tout heureux de nous reconnaître en « ceux d'en là » ? Certes, les personnages de M. Morax ne sont point « truqués » ; ils n'ont pas de fard. Tels, on voit les modèles, sur la scène tragi-comique du monde ; telles, les copies, sur la scène du théâtre. Ils n'ont rien cédé aux fictions de l'art dramatique ; ils sont la vérité au sortir du puits. Il faut les prendre comme ils sont.

C'est un des grands mérites de M. Morax que ce souci de la vérité, souci constant, scrupuleux même, puisqu'il va jusqu'à l'extrême, sans crainte du qu'en dira-t-on. Cette sincérité caractérise toutes les œuvres de l'auteur de *La Dime*, quel que soit le genre dans lequel s'exerce son talent si souple et son réel sentiment de l'art dramatique. Et le talent excuse bien des hardiesses.

Quant à l'interprétation, elle est en tous points excellente et il ne faut point oublier que la plupart des rôles étaient à créer. Nous ne croyons pas que l'on puisse faire mieux. Demain donc, en *matinée* et le *soir*, dernières représentations du *Rendez-vous d'Elvire*, de *Sac à douilles* et de *Les Quatre doigts et le pouce*.

KURSAAL. — Le Kursaal tient un nouveau succès : *Le cercle de la mort*, par le *Trio Daffis*, avec motocyclettes. A côté de cela, *M. Mayer*, célèbre athlète, et ses deux élèves ; les *4 Salvanos*, cyclistes miniatures ; *Les Kielings*, pantomimistes américains ; *Les Crowell* aux chaînes d'argent.

C'est prouver une délicate attention aux grandes personnes et apporter la joie dans le cœur des enfants, que de faire intervenir le chocolat « Kohler » dans un cadeau de circonstance. Les nombreuses spécialités de la maison, telles que le *Petit Suisse*, la *Langue de Chat*, l'*Epi*, le *Grandjeu*, l'*Eclair*, le chocolat à l'*Orange*, le *Craquelin au café*, la *Biscotte*, la *Scilienne*, l'*Entr'acte*, pour ne citer que celles-là, permettent de varier à l'infini. Accessible à toutes les bourses par ses diverses formes et variétés, le chocolat Kohler sera d'un précieux concours à l'occasion des prochaines fêtes de Pâques ; il est en vente dans les meilleures maisons.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.